

Enterre mon coeur à Odanak : le retour sur scène d'Alanis Obomsawin

Ralph Elawani

Number 263, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89593ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elawani, R. (2018). Review of [Enterre mon coeur à Odanak : le retour sur scène d'Alanis Obomsawin]. *Spirale*, (263), 10–14.

Enterre mon cœur à Odanak : le retour sur scène d'Alanis Obomsawin

Par Ralph Elawani



Photo : Annabelle Moreau

« *They made us many promises, more than I can remember, but they never kept but one ; they promised to take our land, and they took it.* » (Paroles attribuées au chef Red Cloud)
Dee Brown, *Bury My Heart at Wounded Knee* (1970)

« *Kway kway, good evening, bonsoir tout le monde. I am Alanis Obomsawin. I am a Waban-Aki woman. Our territory was originally all of New England, in the US ; the Maritimes, in Canada ; and parts of the province of Quebec. The archeological finds in Maine, New Brunswick, Quebec and Vermont date back to 11 000 years. Then came the English, so did the French... and the Dutch.* »

Nous sommes le 12 novembre 2017, le nom de la ville est Utrecht, la femme qui vient de prononcer ces paroles devant plusieurs centaines de Hollandais est âgée de 85 ans et n'est pas montée sur scène depuis plus d'une trentaine d'années.

Montée sur scène pour un concert, devrait-on préciser, puisqu'on l'a souvent invitée à gravir des marches pour diriger des classes de maître ou recevoir des honneurs : prix du Gouverneur général, prix Luminaria pour l'ensemble de son œuvre cinématographique, prix Pionnier de l'International Documentary Association, prix Albert-Tessier, médaille de l'Ordre de Montréal, près d'une demi-douzaine de doctorats honorifiques ainsi que moult rétrospectives de son œuvre à l'international.

À 5540 kilomètres de chez elle, Alanis Obomsawin est parmi les têtes d'affiche du festival Le Guess Who ? dont l'un des commissaires de l'édition 2017 est le Montréalais Radwan Ghazi Moumneh. L'événement de quatre jours, spécialisé en musiques repoussant les limites des genres, qui a accueilli par le passé tant Einstürzende Neubauten et Faust que Shye Ben Tzur et The Crazy World of Arthur Brown, a décidé de mettre l'accent sur les artistes sous-représentés et sur ceux dont les œuvres sont porteuses de messages ; un contrepoids à l'« image monoculturelle » du monde qui nous est incessamment présentée (pour reprendre les mots du programme du festival), aussi lisse, manichéenne ou encore politiquement correcte puisse-t-elle se prétendre. Coup de génie, donc, de la part de Moumneh que d'avoir réussi à convaincre la réalisatrice de *Kanehsatake, 270 ans de résistance* (1993) de reprendre le micro pour un soir.

Abattre les cloisons

Le premier jour du festival, en entrevue dans sa chambre du Grand Hotel Karel V, Alanis Obomsawin m'explique qu'il n'existe aucune cloison entre sa pratique de chanteuse et sa pratique de cinéaste : « *Je chantais avant de faire des films, [mais] c'était vraiment pour les mêmes raisons. Ce qui me tenait à cœur avait à voir avec le système éducatif canadien. Pour moi, il était dangereux. Lorsque les enfants, les adolescents, lisaient les livres d'histoire du Canada, fondamentalement, ils apprenaient à haïr nos peuples. Et quand tu es pris dans cette*

situation, tu ne t'en rends pas compte. C'est pourquoi, lorsque je visitais des classes, je n'ai jamais tenté de jouer sur la culpabilité ou de traiter qui que ce soit de menteur. J'ai plutôt insisté sur une "autre version" de l'Histoire. » De fait, Alanis Obomsawin a débuté sa carrière d'activiste notamment en accompagnant les scouts et en visitant écoles, pensionnats et prisons à titre de conférencière. On l'a également souvent vue dans des épisodes de *Sesame Street*.

Avec 50 films réalisés en 50 ans de carrière à l'Office national du film du Canada (ONF), Obomsawin travaille toujours sans relâche. « *Le mot "carrière" n'existe pas pour moi. Il n'y a que la "mission" qui compte* », assure-t-elle. La réalisatrice a quitté Montréal la veille en compagnie de Frédéric Savard, l'employé de l'ONF grâce à qui l'album *Bush Lady* (qu'Obomsawin doit recréer en entier à Utrecht, accompagnée de musiciens locaux et de Radwan Ghazi Moumneh) a refait surface. Le temps du festival, Savard, 34 ans, incarnera un amalgame d'agent, de conseiller, de guide et d'ami fidèle. En 2017, il a été la courroie de transmission nécessaire à la redécouverte de cet album enregistré une première fois en 1984 par la CBC, puis réorchestré et réenregistré en 1988 par Obomsawin pour paraître en vinyle et en cassette sur l'étiquette de celle-ci, Wah Wah Productions. Silence radio par la suite. L'artiste avait alors été rebutée par les tâches colossales et un brin humiliantes qu'étaient l'autodistribution, l'autopromotion et la vente en consigne à l'ère préinternet : « *J'ai tout laissé ça dans les boîtes. Que le diable les emporte.* »

**Alanis chante comme elle filme,
sans ego, sans conscience d'elle-même.
C'est une mission et non une carrière.**

De l'importance du commissariat

Au cours des années 1960, après une entrée improbable dans le monde du spectacle – par l'entremise de l'étiquette Folkways Records et de son premier représentant canadien, Sam Gesser (1930-2008), qui l'avait invitée à chanter au Town Hall de New York en compagnie d'autres artistes « folks » canadiens –, Obomsawin a enchaîné les concerts, en plus de poursuivre son travail de cinéaste. Elle a ensuite été commissaire d'une section du Mariposa Folk Festival durant les années 1970. « *J'avais mon propre stage, je pouvais inviter qui je voulais* », souligne-t-elle.

Une paralysie temporaire d'une corde vocale est venue mettre un frein à ses performances au cours des années 1980 : « *J'ai eu peur. Après six mois, ma voix est redevenue normale. J'ai recommencé à chanter, mais seulement lors d'occasions spéciales. J'ai continué à chanter un peu, mais pas à faire des concerts.* »

Si le passage d'Alanis au Guess Who ? a eu lieu grâce à Moumneh, le talent de celui-ci pour la persuasion ramène en quelque sorte la chanteuse à ses premières expériences. Tout comme Sam Gesser, Moumneh a dû insister. Il l'a rassurée, lui expliquant qu'elle était entre bonnes mains ; bref, exactement le contraire de ce qui a caractérisé la carrière d'une bonne partie des musiciens des Premières nations, comme sont venus nous le rappeler récemment le coffret de disques *Native North America*, paru de manière inespérée via l'étiquette Light in the Attic Records, et le documentaire *Rumble : The Indians Who Rocked the World*, de Catherine Bainbridge.

Un peu comme Alanis elle-même à l'époque où elle invitait des musiciens des Premières nations à performer au Mariposa Folk Festival, Moumneh a obtenu carte blanche du Guess Who ? C'est pourquoi sont aussi de la partie le musicien *taarab* Abdel Karim Shaar, les expérimentateurs d'Oiseaux-Tempête ou encore le duo

de Djs Toukadime, qui se spécialise dans les enregistrements rares du Maghreb, « *un patrimoine silencieux qui est en voie de disparition, faute d'être répertorié et diffusé par des structures culturelles* », soulignait Sara Melloul dans *ONOrient* le 17 avril 2015.

Même pas peur

Ce soir, à quelques heures de sa performance, la femme née à Lebanon, au New Hampshire, puis élevée sur la réserve d'Odanak dans la région du Centre-du-Québec est visiblement nerveuse. Autant elle n'a jamais eu peur de rudoyer des ministres (comme on le voit dans le film *Incident at Rastigouche*, 1984, avec Laurent Lessard, alors ministre au sein du gouvernement Lévesque) ou même de traîner devant la justice l'Office national du film en raison d'iniquités et de problèmes contractuels (comme elle l'a fait en 1976 sur les conseils du producteur, cinéaste et fondateur de la Cinémathèque québécoise, Guy L. Côté), autant elle s'inquiète pour sa performance, « sandwichée » entre le spectacle de l'abrasive Linda Sharrock et celui de la musicienne jazz Matana Roberts.

Au cours de l'après-midi, Alanis et ses musiciens ont répété une dernière fois, alors que le film *Incident at Rastigouche* était projeté au Louis Hartlooper Complex, un cinéma de quartier art déco comme on en trouve quelques-uns en Hollande. Un choix de Frédéric Savard, m'a-t-elle précisé, en se demandant sérieusement si les gens comprendraient ce qui s'y déroule... Tout comme elle se demandera si quelqu'un daignera aller voir son concert.

La veille du spectacle, elle a magasiné un brin. Elle voulait être vêtue de rouge – tout en rouge – pour le concert, en symbole des « sœurs volées », des femmes, des enfants de son peuple qui disparaissent chaque jour, qui sont maltraités, « *qui vivent dans le désespoir des bidonvilles de l'Amérique du Nord* », comme elle l'écrivait déjà dans les notes de l'album *Bush Lady*, il y a 30 ans.

Les trois stades d'une carrière

Une heure avant l'entrée en scène d'Alanis, dans une salle de l'imposant complexe TivoliVredenburg, le poète et *reggae man* Linton Kwesi Johnson récite des vers de ses *Selected Poems* (2006). Récite beaucoup plus qu'il ne lit. Le livre dans sa main a plutôt valeur d'accessoire servant à faire comprendre que les poèmes existent ailleurs qu'en chansons. À mi-chemin de la performance, il explique qu'à ses yeux, sa carrière, comme celle de la plupart des poètes, est passée par trois stades : 1) l'urgence de l'expression ; 2) l'apprentissage de son art ; 3) la découverte de sa propre voix.

À quel point ces réflexions sont-elles applicables à la carrière d'Alanis Obomsawin ? Lorsque je lui ai demandé de m'indiquer ses premières influences musicales et cinématographiques, elle m'a simplement répondu qu'elle n'avait même pas l'électricité lorsqu'elle était jeune et qu'en arrivant à l'ONF – invitée par les producteurs Wolf Kænig et Bob Verall, qui l'avaient vue à la télévision en 1966 dans un documentaire de la CBC, signé Rob Kelly, au cours duquel on découvrait la campagne de cette jeune activiste pour faire construire une piscine pour les enfants de son village, car les « sauvages » n'étaient pas bienvenus à la piscine de Pierreville –, elle n'avait pratiquement aucune connaissance cinématographique. L'urgence de l'expression, visiblement.

Ghazi Moumneh et Savard entrent en scène avec lutrins et bouteilles d'eau. Du balcon, on entend les membres du trio montréalais Big|Brave crier quelque chose à Frédéric Savard. Eux aussi sont sur place pour l'événement. Avec quelques jours de repos au milieu d'une tournée qui les a menés au Guess Who ? ils ont décidé de passer un moment en ville et d'assister, entre autres, au concert d'Alanis. Ils ont acheté l'album en début d'année, lorsqu'il est revenu sous le radar. Cinq chansons écrites par Obomsawin, dont la pièce éponyme, écrite durant les



Photo : Annabelle Moreau



Photo : Annabelle Moreau

années 1960, mais réenregistrée en 1988 sous la direction du musicien Dominique Tremblay le collaborateur qui, aux yeux d'Alanis, était le meilleur pour mettre ses textes en musique. Une musique qui rappelle étrangement celle de Brigitte Fontaine par moments, non seulement en termes d'orchestration, mais aussi d'ironie grinçante du ton : « *Hey, Bush Lady, you want to make love ?* » L'époque de l'apprentissage de son art, comme le disait Johnson.

« *Fuck the Hudson Bay Company* »

L'atmosphère semble tendue alors que l'artiste fait son apparition sous des applaudissements nourris. Obomsawin est nerveuse. « *I'll be back* », dit-elle avant que tout le monde ne sorte de scène, après seulement quelques secondes. Léger moment d'attente. Elle revient.

À sa gauche, deux flûtistes et deux violonistes. À sa droite, Radwan Ghazi Moumneh qui frappe un tambour. D'où je suis assis, la lumière, elle, frappe son visage d'une manière à rendre sa peau lisse, lui redonnant les traits de la jeune femme qui orne les affiches promotionnelles du concert. Une photo qui doit remonter aux années 1970. En entrevue, Obomsawin m'expliquait que, pour elle, le son, la voix ont préséance sur l'image. Tel est son cinéma, telle est en quelque sorte sa musique, qui s'appuie avant tout sur des paroles, des histoires en trois langues.

Alanis chante comme elle filme, sans ego, sans conscience d'elle-même. C'est une mission et non une carrière. Le spectacle s'achève. Elle a dansé, a chanté et a retenu les mêmes sanglots qu'elle avait retenus en me racontant le destin de ces femmes autochtones enlevées et assassinées pour qui elle chante ce soir.

Le spectacle terminé, je rejoins Frédéric Savard en coulisses. Dans la loge, on retrouve les musiciens, la monteuse d'Alanis (Alison Burns), mais aussi Jessica Moss (Silver Mt. Zion), l'expérimentateur Robert Aiki Aubrey Lowe, Matana Roberts et quelques autres. Alanis est radieuse et dépassée par les événements : « *J'aurais aimé que mon père voie ça.* » Elle parle de quelque chose de plus grand qu'elle qui chantait à travers sa gorge. C'est à peu près dans ces temps-là que la notion de « dieu » lui dit quelque chose, glisse-t-elle au passage. Peut-être était-ce ce que Kwesi Johnson voulait dire par « la découverte de sa propre voix ».

Une bouteille de whisky est offerte au groupe. Le toast sera à la hauteur de la performance, de la mission de l'artiste et de ce devoir de mémoire qui l'anime depuis ses débuts : « *Fuck the Hudson Bay Company.* » ■

Filmographie sélective d'Alanis Obomsawin

Christmas at Moose Factory (1971), *Amisk* (1977), *Incident at Rastigouche* (1984), *Richard Cardinal : Cry from a Diary of a Métis Child* (1986), *Kanehsatake, 270 ans de résistance* (1993) *Spudwrench : l'homme de Kahnawake* (1998), *Rocks at Whiskey Trench* (2000), *The People of the Kattawapiskak River* (2012), *Our People Will Be Healed* (2017)

Album

Bush Lady (1984, 1988)